



Tellement prémédité

« Meurtre à la voiture piégée », avait titré René Raffin, ancien grand reporter du *Progrès*, alors fait-diversier, dans les heures qui ont suivi le drame. Le terme de féminicide n'avait pas encore fait son apparition.

Sabah Kaabi se souvient, elle, avoir été choquée quelques années plus tard par l'emploi de l'expression « crime passionnel ». Dans son livre, elle l'impute au *Progrès*. Nos recherches dans les archives ne le confirment pas. « Crime passionnel à la voiture piégée », l'association des deux expressions ne collait de toute façon pas. Si on ne tue jamais par amour, on peut encore moins convoquer la passion lorsque le geste est à ce point prémédité. Celui qui a écopé de 15 ans et en a fait 10, se serait rendu à Paris pour se procurer les éléments détonants nécessaires ou les aurait récupérés sur ses chantiers. Il faut du temps et réfléchir un



À la Une, comme à l'intérieur, le journal du 6 avril 1987 titre sur le meurtre à la voiture piégée. Photo DM

peu aussi pour mettre en place un engin de mort. Un appel à témoins avait d'ailleurs été lancé. Quelqu'un l'avait peut-être vu mettre en place son bricolage diabolique lorsque la petite 104 Peugeot était garée devant l'église de Pierre-Bénite.

Les jurés découvriront qu'il avait déjà fait de la prison pour avoir violenté sa femme jusqu'à

lui casser des côtes ou encore provoquer un traumatisme cranien. Ont-ils su que ses enfants étaient aussi des souffre-douleur ? « En m'exprimant dans le *Progrès*, je boucle quelque chose. Mon père nous a salis. Je suis là pour raconter ce qui s'est passé. C'est ma revanche sur lui, sur ceux qui ont parlé de crime passionnel aussi », souligne Sabah Kaabi.

« Je n'étais pas là pour boire le thé avec Kadhafi »

L'affaire a fait du bruit. Dans le cadre d'un défilé international de mode sur le sol libyen, souhaité par Mouammar Kadhafi, un grand nombre de mannequins avaient été conviées en février 2001 pour défiler à Tripoli. Hésitante malgré le bon cachet, Sabah Kaabi était du voyage, rassurée par la présence de certaines de ses amies. « Très vite, on a eu des doutes concernant le défilé. Rien n'était prévu pour. On ne comprenait pas ce qu'on faisait là », raconte celle qui a vécu comme une épreuve la rencontre avec Kadhafi.

Les mannequins sont conduites par groupes jusqu'à son bunker. Le dictateur jauge qui il a en face. Sabah fait sa mauvaise tête. « Le reste du temps, nous étions confinées dans un hôtel. Nos passeports avaient été récupérés. Très vite, on avait décidé de dormir à plusieurs dans la même chambre pour ne

jamais être seules. » Un matin, un épisode effraie tout le monde. « Il y avait un regroupement devant l'hôtel. On a entendu des tirs. On a vu des gens tomber. L'une de nous a pris son caméscope et a filmé. Preuve que des caméras nous espionnaient, l'aide de camp de Kadhafi est aussitôt venu récupérer le film et a détruit la caméra ».

Sonia Rolland était du voyage. « C'était une tête d'affiche. Elle était là pour nous donner confiance. Moi, elle m'a énervée car elle ne comprenait pas notre inquiétude. Je regrette mais je n'étais pas venue pour boire le thé avec Kadhafi, ni pour me soumettre à des tests sanguins », souligne Sabah avant de tempérer : « Je l'ai vécu comme ça. » Reste que les sœurs qui avaient organisé la virée libyenne et recruté les mannequins, ont été un temps inculpées de proxénétisme.